

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles LECIGNE

Nos Chantres

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 147-150

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Nos Chantres

Quand j'étais jeune et qu'on me demandait : « Qu'est-ce que tu seras plus tard ? » je répondais invariablement : « Je veux être chantre ».

Le chantre de mon village me semblait un être à part, à mi-chemin, entre le ciel et la terre, entre l'autel et la nef, entre le prêtre et le peuple. Il avait même à mes regards d'enfant, une supériorité sur le prêtre : d'une simple comparaison je faisais une loi générale et je me disais que tous les chantres ont une belle voix et que beaucoup de curés chantent mal.

Il n'y a pas bien longtemps que je suis revenu de mes enthousiasmes primitifs et que je suis tenté de croire qu'il y a une réforme à faire dans l'intéressante corporation des chantres de paroisses. Il m'a fallu une série ininterrompue de remarques et d'observations pour en arriver à cet aveu douloureux.

Je prêchais récemment une neuvaine de pèlerinages. Où donc ? je ne sais plus. Ne cherchez pas ; vous ne trouveriez point. Qu'importe au reste ? c'était bien loin d'ici et bien loin de partout. Chaque matin, trois ou quatre chantres défilaient sous mes yeux. Ils se ressemblaient tous, avec des nuances cependant. « *Facies non omnibus una, sed qualem decet esse... fratrum.* » Ils avaient un air de famille et comme le trait de la race, mais aussi quelque chose de personnel et de très varié.

Il me parut tout de suite qu'on ne saisit bien un chantre qu'en dehors de son église. A son lutrin, il n'étonne pas ; il fait partie du décor, du mobilier. On lui prête une vague ressemblance avec les statues du chœur et les figurines des boiseries. Isolé de son milieu coutumier, il gagne en relief. On dirait même qu'il est mieux en possession de ses moyens. Il se sent regardé, écouté, et tout son effort est de « se réaliser » complètement.

Un matin, je priais sous le grand orgue. Mon oraison se prolongeait et je dois avouer qu'il y avait dans ma ferveur un arrière désir d'imprévu, l'attente de quelque type inédit. Un pèlerinage arriva ; les petites filles défilèrent en robe blanche, silencieuses, égrenant leur chapelet. Tout à coup, à mon oreille, un coup de tonnerre éclata : « *Saul... au... aulve Re... e... gi... i... i... i... na... a !* » J'eus un sursaut ; involontairement, je me garai comme pour éviter la foudre. Je levai les yeux et toute la piété de l'action de grâces, toute la majesté de l'heure et du lieu ne put m'empêcher de sourire. Tout grêle, tout mince, long et maigre à prendre un bain dans un canon de fusil, ce Jupiter tonnante me fit songer au mot de Pline sur le rossignol : *Tanta vox in tantulo corpore* ». Il vit mon geste, ma surprise ; évidemment, il en jouit. Il s'arrêta, immobile et

cambrant le torse, laissant la double rangée s'écouler à ses côtés. Et je dus subir tout le *Saulve Regina*. La douce prière à Marie, mère des miséricordes, où il y a des sanglots étouffés, des plaintes en murmures et comme tout le gémissement atténué qui monte de cette vallée de larmes, se traduit dans un rauque fracas de gosier courroucé. L'*O clemens* de la fin me parut un cri de colère, un rugissement d'âme indignée, forcée. Il fit un dièse imprévu dans la phrase terminale..., un *dièse iræ* qui m'obligea à fuir. Jamais personnage ne fut moins dans son rôle, jamais voix ni accent ne firent un pareil contresens.

Le lendemain, je revins à mon poste d'observation. Quatre ténors firent des prodiges ; le même *Salve regina* fut massacré dans un idiome aux terminaisons de terroir. Je vois encore et je verrai longtemps un petit vieux, à la barbe de fleuve, chavirant ses lunettes sur un nez en cascade. L'antiphonaire tremblait dans sa main, comme s'il eût été agité d'un transport lyrique, et sa voix crachait un vague mélange de vinaigrette et de vaseline, aigre et fade à la fois. Tous les *é* devenaient des *ei* mouillés, trempés comme une soupe. « *Salvei... misericordiei... Evei... in hac lacrymarum vallei... convertei...* »

Un autre bondissait sur les notes avec une légèreté de chamois alpin. Un coup de gorge, un intervalle, un repos, puis un nouvel assaut. La mélodie n'était plus qu'une série d'éclats de voix et de soupirs qui aboutissaient à un effet invraisemblable.

Je puis dire que durant ces neuf jours j'ai eu dans l'oreille toutes les gammes de la voix des chantres, mais peu ou point la voix humaine. Et la Vierge qui souriait au fond de l'abside dans sa couronne de lumière ne me parut jamais plus digne du nom dont on la saluait à chaque instant : *Mater misericordiæ*.

Ceci n'est point une tirade de satire malicieusement ajoutée au chapitre des épigrammes dont on crible les chantres de paroisse. Je vous dis que j'ai eu longtemps pour eux une façon de culte candide et qu'aujourd'hui encore je trouve qu'ils sont presque tous des artistes inconscients ou incompris.

Mais j'en veux à quelques-uns de gâter mes souvenirs d'enfance et une fonction dont j'ai subi le prestige. Il faudrait si peu de chose pour faire disparaître ces abus. Je ne prétends pas qu'on puisse en un tour de main transformer en Apollon le bon paysan qui escalade le lutrin, donner un nez grec au brave ouvrier qui veut bien chanter les louanges du Seigneur. Mais la voix se forme, la prononciation se réforme. En dix leçons, on peut apprendre à écrire, d'après certaines méthodes de pédagogie moderne. En vingt ou trente leçons, Messieurs les curés ne pourraient-ils pas enseigner à leurs chantres comment on lit le latin, comment on accentue un mot, comment on module une phrase, comment on interprète une prière ? ne pourraient-ils pas y ajouter, pour quelques-uns, une leçon de maintien, la science élémentaire de la tenue, du port du livre et du port de tête ?

Ce sont de biens petits détails. Il est bien probable que Rome ne nous enverra pas un *Motu proprio* sur cette question. C'est pour cela que je me suis permis de la traiter, quoique profane, et de vous soumettre mes idées, chers lecteurs ; je les laisse à vos appréciations respectives.

Ch. LECIGNE